

Mais à qui la faute, si l'on songe si rarement à notre Université Laval ?

Hélas, je le dis avec regret, et je prie qu'on me pardonne, la faute en est à la profession médicale, à nous, médecins, qui, sortis de l'université, et bien que reconnaissant et regrettant l'infériorité financière de notre université nationale sur la voisine anglaise, nous en désintéressons. Ce désintéressement, il est coupable au plus haut point. Il constitue un manque de patriotisme des plus dange-reux pour notre nationalité, et des plus regrettables.

Médecins, ce n'est pas parce que nous avons quitté ses salles d'enseignement que nous avons droit de nous désintéresser de l'université et de l'enseignement médical. Je sais bien que l'humaine tendance est de rejeter le fardeau sur ceux qui ont assumé la tâche de le porter. Mais obéir à cette tendance c'est se montrer lâche et manquer de patriotisme. Car, la cause de notre université, c'est la cause de notre race, chacun le comprend. Et lorsque le pays a besoin de nos efforts et de notre dévouement, nous n'avons pas le droit de nous abstenir, de lever les épaules avec découragement, et de nous " en laver les mains."

Mais puisque nous comprenons que l'avenir de notre université est intimement lié à celui de notre race elle-même, à nous de travailler avec courage à son avancement, à sa prospérité.

La tâche, d'ailleurs, en sera facile. Il suffit de vouloir, d'avoir la conviction que nous remplissons un devoir et tout ira bien.

Le médecin n'a-t-il pas en général l'amitié, l'estime et la confiance de ses malades ? Dès lors, quoi de plus facile que de faire passer dans l'esprit de ces derniers ses propres convictions ? Une heure employée, de temps à autre, à combattre pour la bonne cause fera un bien incalculable.

Mais il est important de trouver les bons arguments, ceux capables de renverser les objections que l'on nous fera à chaque instant.

L'une des plus usitées, c'est que les fortunes canadiennes sont rares et pas très grandes et que, dès lors, on ne saurait donner des cent mille dollars. Il semble qu'on ait tout dit lorsqu'on a répété cette phrase qui sert de maxime et derrière laquelle on s'abrite. Ne pouvant donner des sommes énormes, on ne donne rien. A nous de montrer la fausseté d'un tel raisonnement. Sachons faire comprendre que si nous ne sommes pas très riches, nous sommes assez nombreux, et que de petites sommes données souvent finissent par en faire de grandes. Sachons faire comprendre que celui qui laisse cinquante mille dollars à cinq ou six héritiers, ne priverait pas beaucoup chacun d'eux en donnant mille dollars à l'université.